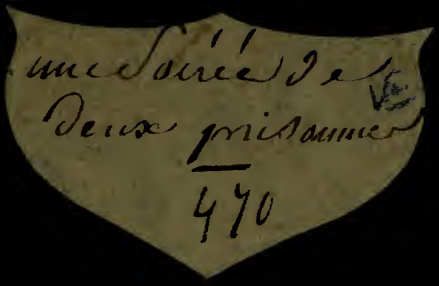
575



575

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

UNE SOIRÉE
DE
DEUX PRISONNIERS,
OU
VOLTAIRE ET RICHELIEU.

Comédie, en un acte, mêlée de Vaudevilles.

PAR MM. D****** ET D********.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 Germinal, an XI.

A PARIS,

CHEZ { J. F. GIRARD, imprimeur-libraire, quai de la Vallée;
CAPELLE, libraire, rue J.-J. Rousseau;
MARTINET, rue du Coq-Saint-Honoré.

AN XI. — 1803.

Les Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

3855
3

PERSONNAGES.		ACTEURS.
VOLTAIRE,	*MM.*	*Julien.*
M. DE RICHELIEU,		*Henri.*
BERNAVILLE,		*Lenoble.*
DEUX PRISONNIERS,		*Édouard.* / *César.*
BRULOT,		*Carpentier.*
LAURENT, *porte-clef*,		*Fichet.*
Mme. DE MARANVILLE,	*Mme.*	*Belmont.*

La Scène est à la Bastille, en 1720.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour; à droite, une fenêtre qui suppose un cabinet éclairé par la salle.

UNE SOIRÉE
DE
DEUX PRISONNIERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Deux prisonniers jouent aux échecs dans le fond du théâtre. Sur le devant, est une table de bois brut, avec des crayons, des dessins etc.*)

BRULOT (accourant, et s'asseyant à cette table.)

Eh! vîte, terminons mon dessin, tandis que j'ai l'imagination encore frappée de ce que j'ai vu du haut des tours. Quelle file de voitures! Que de jolies femmes! Et tout cela pour M. de Richelieu! Qu'il se plaigne encore de la Bastille!..... Il s'y fera. Je m'y suis bien fait.

AIR : *La Paris, contre-danse.*

Ma foi, dans ce Château-Royal,
Peu m'importe,
Qu'à la fin je sorte!
D'honneur, en ce Château-Royal,
Un philosophe n'est pas mal.
Des murs épais,
Mais toujours frais,
D'assez bons verroux à la porte:
Un long sommeil,
Point de soleil,
Et rien à faire à son réveil.
Ma foi, de ce Château-Royal, etc.

Ier. PRISONNIER.

M. Brulot, M. Brulot ! un peu plus bas.

BRULOT.

C'est juste.

MÊME AIR : (mais plus bas).

Dîner succint ;
Mais toujours sain
Qu'à point nommé, l'on vous apporte :
Rien à payer,
Même au premier,
Pour le quartier
De son loyer !
Ma foi, de ce Château-Royal, etc.

Ier. PRISONNIER.

Echec et mat !

BRULOT, (dessinant.)

Je suis curieux de connaître ce jeune Arouet de Voltaire qui nous est arrivé, dit-on, et dont on parle tant. J'ai dans l'idée que sa lyre et mon crayon se marieront à merveille ; et je suis sûr que mon portrait de M. de Richelieu lui plaira ; mais, s'il est ici pour des vers contre le régent, comme on l'assure, il n'osera plus faire de l'esprit sur les affaires du tems. Il n'y a que moi, que la Bastille ne décourage pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT, (traversant très-vîte le théâtre.)

BRULOT, (sans se déranger.)

LAURENT !

LAURENT.

Tantôt. Je suis pressé.

BRULOT, (lui montrant un dessin.)

Tiens, regarde, reconnais-tu cela ?

LAURENT, (revient et regarde.)

Pardi ! voyez-donc, c'est la promenade des voitures, dans la rue Saint-Antoine, quand M. de Richelieu prend l'air sur la terrasse.

BRULOT.

Fort bien ! Et ce joli jeune homme qui tient la clef de toutes les portes de la prison, et qui les ouvre toutes ?

LAURENT.

Qui tient la clef? Ce serait-il moi?

BRULOT.

C'est l'amour.

LAURENT.

C'est différent.

LAURENT.

Et cet oiseau chagrin qui voltige sur la tour?

LAURENT.

Ça?..... c'est un hibou..... Mais, est-ce que vous y pensez, M. Brulot, pourquoi donc que votre hibou ressemble à M. le Gouverneur?

BRULOT.

Tu te trompes, mon ami : c'est M. le Gouverneur qui ressemble à mon hibou.

LAURENT.

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

C'est donc le diable qui vous tente :
Oui, c'est lui, j'n'en s'rais pas surpris
Encore une estampe insolente,
Qui courra bientôt dans Paris.
Même en prison vous l'aurez faite,
De la prison voilà les fruits !

BRULOT.

Laurent, c'est qu'alors que j'y suis,
Je n'ai pas peur que l'on m'y mette.

LAURENT.

Ah! v'la ce que c'est.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BRULOT.

Au moins, ne me trahis pas.

LAURENT.

Laissez-donc.... c'est bien à moi qu'il faut dire ça. Vous savez bien que je vous aime, parce qu'enfin, à la méchanceté près, vous êtes un bon homme, et que vous m'avez promis mon portrait.... A-propos deça, j'oubliais ! M. de Richelieu vous attend.

RRULOT.

J'y vais.... Un mot : est-il bien vrai qu'Arouet de Voltaire n'est plus au secret ?

(*On entend le son d'une cloche.*)

LAURENT.

Voici M. le Gouverneur ; allez vous-en !

BRULOT (regardant.)

Avec une femme !... Oh ! je reste.

LAURENT.

Ah ben oui ! marchons, marchons !

BRULOT.

Songe donc que c'est moi qui fais les honneurs de la Bastille, qui suis le maître des cérémonies !

LAURENT.

Allez-donc, maudit homme !

BRULOT.

C'est qu'une prisonnière..... C'est rare !

LAURENT, (aux joueurs d'échecs)

AIR : *Carillon de Dunkerque.*

Allons, allons, partez !
Allons, Messieurs, sortez,
Sans retard et sans bruit,
Car le Gouverneur me suit.

LES DEUX PRISONNIERS.

Un prisonnier, peut-être ?
Ah ! fais-nous le connaître.

BRULOT.

Morbleu ! qui peut-elle être ?
Ah ! fais-la moi connaître.

Quel est son rang, son nom? Le sais tu?

Quel est son rang, son nom? Le sais tu?

LAURENT.

Non, non, non.
Allons, allons, partez, etc.

Ier. PRISONNIER.

Qu'on ne touche pas à notre jeu. Je gagnais la tour de monsieur.

LAURENT.

Gagnez la vôtre. Je vous avertirai, si j'y pense, quand M. de Bernaville sera sorti.

(*Brulot et les Prisonniers quittent la salle.*)

SCÈNE III.

Mme. DE MARANVILLE, M. DE BERNAVILLE.

(*M. DE BERNAVILLE une lettre à la main. Mme. de Maranville donne, en entrant, une bourse à Laurent qui la reçoit avec la frayeur d'avoir été vu.*)

LAURENT, (à part.)

Ce n'est pas là de la monnaie de M. Law. L'argent vaut mieux que du papier.

BERNAVILLE.

Madame, quoique M. d'Argenson ne me fasse pas l'honneur de me dire pour quel motif vous venez à la Bastille, il m'ordonne de vous y recevoir, de vous y traiter avec de grands égards; et même au terme de sa lettre, vous pourrez choisir la chambre qui vous conviendra. Mon devoir est de me conformer aux intentions du ministre, et je m'empresserai d'obéir quand vous m'aurez indiqué.....

Mme. DE MARANVILLE.

Je vous rends grâces. Quelle est la pièce où nous sommes?

BERNAVILLE.

C'est le salon où se rassemblent les prisonniers.

Mme. DE MARANVILLE, (avec intérêt.)

Les prisonniers !.... Lesquels ?

BERNAVILLE.

Tous ceux qui sont libres de communiquer entr'eux. Mais ordonnez, et j'en ferme la porte.

Mme. DE MARANVILLE.

O Ciel ! que je prive de la douceur de se réunir des personnes déjà trop à plaindre !

BERNAVILLE.

A plaindre ! mais non, madame. Je leur procure toutes sortes d'agrémens, la permission de respirer de tems en tems..... dans la cour, ou sur le bastion là-haut.

Mme. DE MARANVILLE.

Là-haut ! Je le sais.

BERNAVILLE.

La correspondance avec leurs amis, quand j'en ai pris lecture. et même les *Petites-Affiches*, quand elles ne sont pas trop hardies : voilà leurs amusemens ordinaires.

Mme. DE MARANVILLE.

Hélas ! par leurs plaisirs je juge de leurs peines. Je souhaiterais n'être pas éloignée de ce lieu-ci. Cette fenêtre que j'apperçois.....

(*Elle indique une fenêtre donnant sur le salon.*)

BERNAVILLE.

Est celle d'un petit greffe qui reçoit la lumière de ce parloir, et dont la porte est dans ce corridor.

Mme. DE MARANVILLE.

Permettez que je m'y retire ; j'y serai fort bien. N'est-il aucun obstacle ?

(*Laurent lui fait signe que non.*)

BERNAVILLE.

Laurent, apportez-moi la clef.

LAURENT (vivement.)

La voici, M. le Gouverneur.

BERNAVILLE.

Alors, madame, disposez-en librement. Si vous le desirez, j'y ferai porter des livres, de la musique, et même le luth de madame de Bernaville.

Mme. DE MARANVILLE.

J'accepte, et vous remercie. Le ministre m'a promis qu'il ferait adoucir le sort d'un jeune auteur malheureux, et déjà célèbre, madame de Voltaire.

BERNAVILLE (avec réserve.)

Madame.....

Mme. DE MARANVILLE.

Les ordres vous seraient-ils parvenus?

(*Laurent fait signe que oui.*)

BERNAVILLE.

Madame, le devoir de ma place est de tout ignorer.

Mme. DE MARANVILLE.

Pardonnez. Un de mes gens m'attend au premier guichet, et j'ai quelques dispositions à lui prescrire; après quoi, je m'empare de l'asyle que j'ai choisi.

BERNAVILLE.

J'aurai l'honneur de vous accompagner.

Mme. DE MARANVILLE.

Non, demeurez; le concierge me guidera. Demeurez, je vous supplie.

BERNAVILLE.

J'obéis.

SCÈNE IV.

BERNAVILLE (seul.)

MADAME de Maranville!..... Je ne connais pas ce nom-là. Je ne serais pas surpris que ce ne fût un nom emprunté. Ce M. de Richelieu peut fort bien en être l'objet. En vérité, depuis que M. le Régent gouverne, je n'entends plus rien aux ordres qu'on donne... un air de sévérité et.... l'instant d'après, une indulgence qui gâte tout.

AIR . . . . . .

En honneur, ce n'est pas la peine
D'être captif pour l'être ainsi;
Grâce à la Cour, où rien ne gêne,
La liberté pénètre ici.
L'amour brise et verroux et grille
Réduit, tout seul, à s'ennuyer,
Le gouverneur de la Bastille
Y voudrait être prisonnier.

SCENE V.

BERNAVILLE, LAURENT.

LAURENT.

ON cherche par-tout M. le Gouverneur; c'est ce jeune homme qui n'est plus au secret.

BERNAVILLE.

Arouet de Voltaire? (*A part.*) Esprit mordant!

LAURENT (à Voltaire.)

Par ici, monsieur, par ici. Entrez dans le sallon.

SCENE VI.

VOLTAIRE, BERNAVILLE, BRULOT,

(*un instant après Voltaire.*)

VOLTAIRE.

M'EN voilà donc quitte! Je retrouve l'usage de mes facultés; je renais au jour! Grand merci!... Monsieur, vous avez dit : *fiat lux*, et j'ai revu la lumière! Je viens vous en témoigner ma reconnaissance.

BERNAVILLE.

AIR : *Vaudeville de Florian.*

Elle est pour monsieur d'Argenson
Qui sans doute à vous s'intéresse...

VOLTAIRE.

Oui, Monsieur, vous avez raison,
Il est, pour moi, plein de tendresse.
En m'enfermant, il me soustrait
A des écueils qu'il appréhende :
Ce que, pour moi, son zèle a fait,
Que le Ciel un jour le lui rende!

BRULOT.

Enfin, j'ai donc le bonheur de voir M. de Voltaire!

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Souffrez qu'aux hommages divers
Des admirateurs de vos vers,
Je joigne ici le nôtre!
Pour le Pinde, il est désolant
Qu'en sa course on gêne un talent
Qui prend l'essor du vôtre ;
Mais puisque le sort en ces lieux
Offre un nouvel hôte à nos yeux,
On est joyeux,
Et l'on aime mieux,
Que ce soit vous qu'un autre.

VOLTAIRE.

Monsieur, tous les malheureux sont frères, et je vous demande votre amitié.

BERNAVILLE (lui présentant un registre.)

Voici le registre où vous pourrez écrire ce que vous desirez.

VOLTAIRE (prenant la plume.)

Oh! de tout mon cœur, s'il doit être lu par M. le Régent. Je desire que les princes se connaissent assez en poésie, pour ne pas attribuer des vers détestables à ceux qui tâchent d'en faire de bons.....

BERNAVILLE (très-haut.)

Monsieur, monsieur, les princes se connaissent à tout!

VOLTAIRE.

Il y paraît.

AIR: *Du Noël de la cour.*

Oui, celui-là doit être
De jugement pourvu,
Qui peut me reconnaître
Pour l'auteur des *J'ai vu*:
Mais j'ose du bon goût attendre ma vengeance,
Le goût en France règne aussi,
Et son empire, Dieu merci,
N'est jamais en régence.

BRULOT (à part, avec plaisir, et se frottant les mains.)

C'est ça!

BERNAVILLE.

Monsieur, si c'est encore une épigramme, prenez garde, ou craignez le sort de M. Brulot; voici la dixième fois qu'il est à la Bastille.

BRULOT.

La douzième, sans vous démentir, M. le Gouverneur; et ce ne sera pas la dernière.

VOLTAIRE.

Juste Ciel! Eh! monsieur, vous plairiez-vous ici?

BRULOT.

Presque pas; mais que voulez-vous? M. de Bernaville le sait; mes crayons ont une célébrité malheureuse.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

A peine a-t-on mis en vente
Un nouveau dessin
Satirique et malin,
Dans la nuit, chez moi se présente
Un exempt..... (c'est monsieur Tapin.)
Avant qu'il ne me complimente,
Moi, j'ai sonné ma gouvernante :
« Allons, descendez, hâtez-vous,
» Fanchon, ces messieurs sont chez nous ».
Ma Fanchon, sans dire un seul mot,
En linge et tabac aussitôt,
Met à part tout ce qu'il me faut.
Alors, muni du moins lourd des paquets,
Prenant congé de Fanchon qui m'éclaire,
Ayant en poche, ou *Bocace* ou *Rabelais*,
Le front serein et la bourse légère,
A l'exempt, j'ouvre la portière;
On part, on arrive aux guichets.
Qui vive? « Un confrère; »
Sans préliminaire,
Mon gîte ordinaire
Est tout préparé;
Jamais à personne
Monsieur ne le donne:
Toujours il soupçonne
Que j'y reviendrai.

BERNAVILLE.

Monsieur Brulot, le Gouvernement se lassera.

BRULOT.

Monsieur, il aura donc moins de patience que moi : mais, d'ailleurs, appuyé comme je le suis de la protection de M. de Richelieu....

VOLTAIRE.

Le jeune Fronsac de Richelieu ! Vous le connaissez? (*au Gouverneur.*) Ah, monsieur, dites-moi, je vous prie, si les vers que j'ai faits ici sur son mariage, lui sont parvenus

BERNAVILLE.

Cette question est de celles auxquelles je crois pou-

voir répondre. Oui, monsieur, j'ai voulu les lui remettre moi-même.

VOLTAIRE.

Heureux mortel! Il oublie dans les bras d'une femme charmante, que Voltaire est à la Bastille!

BERNAVILLE.

Vous pourriez vous tromper; car le voilà.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU.

VOLTAIRE.

Monsieur de Richelieu!.. Se peut-il! Comment! Je n'ose le croire. C'est vous! c'est bien vous!

RICHELIEU.

C'est moi, c'est moi-même, et qui mourais d'impatience d'embrasser mon ami Voltaire.

VOLTAIRE.

Quelle bonté! Quelle grâce! Eh bien! vous voyez l'œuvre de la calomnie! Je suis emprisonné pour des vers médiocres que je n'ai pas faits.

RICHELIEU (gaiement.)

Monsieur, il fallait les faire; il seraient bons et c'est peut-être de cela que le Régent vous punit.

VOLTAIRE.

Fort bien! vous en riez à votre aise: mais moi, qui ne sais pas quand je sortirai de ce tombeau, ni même si j'en sortirai.....

RICHELIEU.

Vous verrez, mon ami, qu'on s'attache à M. de Bernaville, et que, sans être aussi séduisant que vous, il a des manières qui captivent.

(*Bernaville s'incline.*)

RICHELIEU.

Et puis, une petite retraite sert à mûrir le génie.

VOLTAIRE (avec feu.)

Monsieur, rien ne mûrit à l'ombre.

RICHELIEU.

Du moins, n'est-on malheureux nulle part en pensant qu'on a fait Œdipe!

AIR:

Beautés mâles et soutenues,
De si grands traits, de si beaux vers!
Mon ami, la pièce est aux nues,

VOLTAIRE.

Et son auteur est aux enfers!

RICHELIEU.

Aux enfers! c'est un peu trop dire,
(*montrant le Gouverneur.*)
Car monsieur règne dans ce lieu,
Et ce n'est pas le sombre empire,
Puisque monsieur n'est pas un Dieu.

BERNAVILLE.

De l'imagination! De la poésie!..... (*On entend un roulement,*) Pardon, monsieur, mais j'entends...

RICHELIEU.

Allez, mon cher monsieur, allez; il ne faut pas que le service souffre; et nous nous résignons..... M. le Gouverneur, quelle est cette femme intéressante, mais trop voilée, que je n'ai pu qu'entrevoir tout-à-l'heure? Serait-elle prisonnière d'État? Hein?....

BERNAVILLE.

Monsieur sait bien que mon devoir.....

RICHELIEU.

Eh! vraiment, oui. J'oubliais *le devoir*, *les principes*..... Il faut pourtant que je sois instruit. (*Bas.*) Allons, Brulot, aux informations; courez, volez, payez.

BRULOT.

Comptez sur moi.

BERNAVILLE.

M. de Richelieu ne s'offensera pas si je remplis mon devoir, en lui rappellant, que ce n'est pas là précisément ce qui devrait l'occupper. Mais puisque M. de Voltaire à tant d'aversion pour la Bastille, j'espère, monsieur, qu'il saura vous déterminer à n'y plus être. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VOLTAIRE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Ce Bernaville est un sot.

VOLTAIRE.

C'est son devoir ; mais, qu'ai-je entendu ? Qu'a-t-il dit ? Comment ! Est-ce que vous-même vous seriez prisonnier ?

RICHELIEU, (gaiement)

Si je le suis ! Vous allez-voir qu'il n'y a de lettres de cachet que pour vous !

VOLTAIRE.

Quoi ! ce n'est pas du sein des plaisirs et des fêtes que vous venez consoler un proscrit ?

RICHELIEU.

Non, morbleu, non : c'est du fond d'une tour. Voilà déjà plusieurs jours que M. de Bernaville me donne ici l'hospitalité. Je n'ai rien eu de plus pressé, mon ami, que de vous rendre ma visite ; vous étiez au secret ; je me suis fait écrire.

VOLTAIRE.

On ne saurait être plus poli : mais, apprenez-moi pour quel crime ?....

RICHELIEU.

Un crime inouï ; n'ai-je point osé croire, en dépit de mon mariage, que je n'étais pas marié ?

VOLTAIRE.

Comment ?

RICHELIEU.

AIR : *Un de ces jours avec quelques compagnes.*

Or, apprenez que jusqu'ici, ma femme
Malgré l'hymen, n'a pas encore d'époux :
Mes chers parens, pour attendrir mon ame,
M'ont sagement logé sous des verroux.

On se promet beaucoup de cette épreuve ;
Des jours, des mois pourront bien s'écouler.
De tout mon cœur, comme eux, je plains ma veuve,
Mais je ne puis, d'honneur, la consoler.

VOLTAIRE.

Ainsi le sort, par un motif contraire,
Tous deux ici voulut nous rassembler,
Voltaire y vient pour apprendre à se taire ;
Et Richelieu, pour apprendre à parler.

RICHELIEU.

Vous concevez le déchaînement, les cris, les fureurs : on n'a pas manqué d'intéresser la puissance, de l'armer contre moi ; et la personne délaissée, mais furieuse, s'est enfuie dans un château, tandis qu'on m'établissait dans celui-ci.

VOLTAIRE.

Et moi, qui vous ai fait des vers, où je vous félicitais de votre bonheur !

RICHELIEU.

N'ai-je pas eu le bonheur de les lire ? Ils sont charmans.

VOLTAIRE.

Pauvre Hortense ! Avec tant de mérite !....

RICHELIEU.

Je ne la connais pas : elle est sortie de Saint-Cyr,

pour aller à l'autel. Je m'y suis trouvé..... parce que cela convenait à tout le monde, hors à moi. Je ne sais pas ce que j'ai promis; si c'est d'être indifférent pour elle, et de détester le mariage, je tiens ma parole.

VOLTAIRE.

Eh bien! moi, reçu dans sa famille, avec une bonté particulière, j'ai pu la juger. Sa figure est d'une beauté parfaite.

RICHELIEU.

A peine l'ai-je apperçue.

VOLTAIRE.

Tous les talens aimables....

RICHELIEU.

On le dit.

VOLTAIRE.

Une manière d'écrire, piquante et naturelle.....

RICHELIEU.

Elle n'a jamais eu de réponse à me faire.

VOLTAIRE.

Que je la plains!.... Et si, destinée à vous appartenir, elle s'était accoutumée d'avance à vous aimer....

RICHELIEU.

D'honneur! je crois qu'il me prêche! ce sera peut-être un sermon de Voltaire qui convertira Richelieu!

AIR : *J'ai rencontré dans mes voyages.*

Dans les offres de ma famille,
Trouvez-vous donc quelque raison?
« L'hymen, dit-elle, ou la Bastille »,
C'est l'esclavage ou la prison.
Voltaire n'écrit ni ne pense
D'après le vulgaire et sa loi;
A mon tour, moi, je me dispense
D'épouser par ordre du roi.

VOLTAIRE.

Ainsi, voilà les seul torts de l'intéressante et malheureuse Hortense !

RICHELIEU.

Qu'elle ne soit pas ma femme..... et je l'adore.

VOLTAIRE.

Ah ! vraiment, oui !

AIR : *Enfant chéri des Dames.*

Du Dieu qui plaît aux Belles,
Pourquoi, jeune et Français,
N'aurait-on pas les ailes,
Quand on en a les traits ?
Point de chaîne incommode,
Sans cesse un nouveau choix ;
C'est par vous que la mode
Doit étendre ses lois.
Ce bon tems de régence
Est un moment si doux !
On n'y fait pénitence
Qu'en suivant tous ses goûts :
La pénitence est d'y suivre ses goûts.

Du Dieu qui plaît aux Belles, etc.

RICHELIEU.

Eh bien ! voilà de la raison !

VOLTAIRE.

Mais, cette prison, comment la supporter ? Pas la plus légère intrigue de galanterie.

RICHELIEU.

Pas la moindre.

VOLTAIRE.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans amour,
Dans une tour
On n'est pas plus gai..... qu'à la Cour :
Pour mieux plaire, ce séjour
A besoin de l'amour.
Jamais, ici la scène n'est embellie ;

RICHELIEU.

La nuit y règne tout le jour,
Du noir, des fers....

VOLTAIRE.

C'est une tragédie,
Mais sans princesse et sans amour.

ENSEMBLE.

Sans amour, etc.

RICHELIEU.

Je sais qu'on se flatte de me prendre par famine; mais, j'ai du caractère. Et puis on a bien quelques dédomagemens, au moins d'amour-propre. Mon aventure fait un bruit, un effet!... Demain, vous monterez sur la tour, et vous verrez.

VOLTAIRE.

Quoi!.... ce fracas dont j'entends parler ici; ce concours de voitures qui se promènent autour de la forteresse, c'est vous qui l'attirez?

RICHELIEU.

On le croit.

VOLTAIRE.

Et c'est du haut de la plate-forme que vous recevez vos visites?

RICHELIEU.

C'est mon sallon. Aussi tous les jours, à midi, vous me voyez paré comme à la Cour. Plusieurs carrosses arrivent, l'un après l'autre, jusqu'au bord du fossé; là, des femmes.... assez sensibles pour me plaindre, se montrent à la portière; et de loin, par des signes éloquens qui m'enchantent, qui m'attendrissent.....

AIR: *de la bagatelle.*

Voltaire, en dépit
De son esprit
Lui-même, aurait peine à comprendre
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

L'éventail, les gants,
En l'air flottans,
Font des complimens,
Pour moi charmans.
Mon chapeau leur rend,
Très-poliment,
A tout moment,
Leurs complimens,
Leurs sentimens.

VOLTAIRE.

Sur votre récit,
Sans trop d'esprit,
Vraiment je commence à comprendre
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

RICHELIEU.

Voltaire, en dépit
De son esprit,
Lui-même, aurait peine à comprendre
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

RICHELIEU.

Une seule.... hélas! toujours voilée!...
Quelle grâce et quel touchant maintien!
Que mon ame en est pleine et troublée!
C'est qu'en elle.... Ah! tout parle si bien!

ENSEMBLE.

VOLTAIRE.

Sur votre récit, etc.

RICHELIEU.

Voltaire, en dépit, etc.

RICHELIEU.

Oui, mon ami, toujours voilée, sans livrée, sans armes sur sa voiture, elle est constamment la première au rendez-vous; et quoique son éventail soit muet et timide, c'est une réserve si noble, un air d'intérêt si doux....! Enfin, mon ami, soit réalité, soit que mon imagination séduite me fasse illusion, il m'a semblé tout-à-l'heure voir cette femme aimable en conversation avec le Gouverneur; et quand j'ai paru, cette même gaze, cette gaze cruelle m'a dérobé ses traits.

VOLTAIRE.

Rêve de prisonnier, croyez-moi.

RICHELIEU.

Tout-à-l'heure, j'en saurai davantage; j'ai mis à sa poursuite un de nos compagnons, un peintre, encore plus curieux qu'il n'est habile....

(*On entend préluder sur un luth.*)

Qu'est ce que j'entends ?

VOLTAIRE.

Ah ! voici qui nous console de l'harmonie des clefs et des verroux.

RICHELIEU.

Ecoutons.

Mme. DE MARANVILLE (sans être vue.)

AIR : *Ruisseau charmant, du gazon de tes rives.*

Séjour affreux de tristesse et d'allarmes,
Celui que j'aime ici fut malheureux !
Dans votre sein, voyez couler mes larmes,
Je vous devrai ce plaisir douloureux.
Séjour, etc.

Pour moi, déjà vous aviez bien des charmes,
Sur vos remparts, quand j'attachais mes yeux.
Séjour, etc.

RICHELIEU (chantant avec transports les derniers vers.)

Vous l'entendez !

» Sur vos remparts, quand j'attachais mes yeux. »

C'est pour moi.... Dites que non.....

VOLTAIRE.

Cela se pourrait bien : mais pourtant vous n'êtes pas le seul....

RICHELIEU.

Quels accents ! Quelle ame ! Je ne quitte point ce sallon, mon ami. Brulot va finir ici mon portrait.

VOLTAIRE.

Pour moi, si j'y restais, je ne pourrais finir les tableaux que j'ai commencés.

RICHELIEU.

Quels tableaux !

VOLTAIRE (avec enthousiasme.)

Oui, les conversations du vieux Caumartin m'ont enflammé pour Henri IV. Les Français auront un poëme épique ; mon plan est fait, et je terminais le chant de la Saint-Barthélemi, quand on m'a tiré du secret.

RICHELIEU.

Quoi ! tant de vers, sans plume, sans papier. . . .

VOLTAIRE.

Bon ! et les murs de ma prison ! Ils en sont couverts ; c'est la plus belle tenture poétique ! Je n'y voyois guères mieux que l'auteur de l'Iliade ; mais, peut-être que lui-même il ne l'eût pas faite entre quatre murailles.

RICHELIEU.

Courage, mon ami ! notre tems sera celui des prodiges. Au printems de sa vie, Charles XII est l'Alexandre de son siècle ; Voltaire, plus jeune encore, en sera l'Homère. Je le lirai ce poëme ; je le lirai le premier : car, après les vers de la romance, ce sont les vôtres que je préfère à tout. Mon ami, nous nous aimions déjà, que cette prison nous unisse encore davantage.

VOLTAIRE.

Et pour long-tems.

RICHELIEU.

Et pour cent ans ; car on m'a prédit que je les vivrais.

VOLTAIRE.

On m'a bien promis aussi cent années.

RICHELIEU.

C'est un bel à-compte sur l'immortalité.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

BRULOT.

Restez, restez comme vous êtes.... de grâce! Les attitudes plaisent aux peintres.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Ici, vous m'offrez tous les deux,
Et j'ose en croire mon présage,
Ceux dont un jour les dons heureux
Influeront le plus sur notre âge.
Peu d'autres auront dans Paris,
Plus de succès, plus de conquêtes;
L'un charmera bien des esprits,
L'autre tournera bien des têtes.

RICHELIEU.

Il s'agit bien de cela. Voyons ce que vous avez appris; dites-moi tout ?

BRULOT.

Je ne sais rien.

RICHELIEU.

Mal-adroit !

BRULOT.

Votre générosité, monsieur le Duc, a renchéri tous ces gens-là, et les plus petites confidences sont hors de prix.

VOLTAIRE.

Monsieur Brulot a donc des intelligences dans la place ?

RICHELIEU.

D'ordinaire, il est sublime. Gardiens, geoliers, consigne, il déjoue tout; mais aujourd'hui....

BRULOT (bas à Voltaire.)

Monsieur....

RICHELIEU (à Voltaire.)

Tenez, il ne vous connaît que depuis un moment, et je lis dans ses yeux qu'il a déjà quelque chose de secret à vous dire.

BRULOT (bas à Voltaire.)

Une dame qui loge dans cette chambre, demande à vous parler, quand vous serez seul.

VOLTAIRE.

A moi?

RICHELIEU (vivement.)

Monsieur Brulot, soyez loyal. Il s'agit de la dame au voile, et c'est moi....

BRULOT.

Non, monsieur.

VOLTAIRE.

Je ne me flattais pas qu'on pût m'appercevoir où vous êtes; mais, s'il vous reste quelque pitié, soyez généreux, et ne me ravissez pas les consolations que le Ciel m'envoie.

RICHELIEU.

Non, monsieur. Je suis jaloux et piqué. Cependant, je respecte les secrets d'une première entrevue; après quoi, mon ami... nous sommes ennemis.

(*Il sort.*)

BRULOT (à Voltaire.)

J'aurai l'honneur de vous revoir. Si vous vouliez, je me chargerais d'orner les *J'ai vu* de petites vignettes..., dans mon genre, et vos vers n'y perdraient rien.

VOLTAIRE (sévèrement.)

Monsieur, ces vers-là ne sont ni d'un bon citoyen, ni d'un bon poëte. Ils ne sont pas de moi.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BRULOT.

Bien entendu ! mes caricatures non plus ne sont pas de moi. Vous y réfléchirez. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

VOLTAIRE seul.

QUELLE peut-être cette femme ! Je l'ignore.... Au moins, est-il doux de n'être pas oublié : mais que de bonheur à-la-fois !

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

L'amitié bienfaisante
Semblait m'attendre ici ;
L'amour, peut-être aussi,
Lui-même s'y présente ;
Quand, ce matin,
J'étais au sein
Des ténèbres profondes.
Demain, l'on peut m'ouvrir ces lieux :
Dès-lors il est clair à mes yeux,
Qu'ici-bas, tout est pour le mieux,
Dans le meilleur des mondes.

SCENE XI.

VOLTAIRE, Mme. DE MARANVILLE.

VOLTAIRE.

O Ciel !... Eh ! quoi ! madame ?...

Mme. DE MARANVILLE (avec frayeur.)

Ne me nommez pas !

VOLTAIRE.

Oui, je vois, j'entends... ne craignez rien. Ah ! j'aurais du reconnaître la voix touchante qui m'avait frappé.

Mme. DE MARANVILLE.

Mais vous, grâce au Ciel, je puis vous voir et vous parler. La promesse du Ministre n'a pas été vaine.

VOLTAIRE.

Du Ministre ! Vous auriez daigné près de lui ! . . . . Voilà donc la main bienfaisante à qui je dois un premier adoucissement à mon sort. Les ames généreuses n'ont point assez de leurs propres malheurs.

Mme. DE MARANVILLE.

Vous me devez bien peu, puisque vous n'êtes pas encore libre, et c'est un des regrets que j'emporte, en quittant un monde où je ne puis plus être heureuse.

VOLTAIRE.

Quitter le monde ! vous, madame ! vous, faite pour lui plaire et pour l'embellir ! Quoi ! lorsque tout m'autorise à penser qu'ici votre captivité n'est qu'apparente, vous me faites éprouver une autre crainte, et c'est un couvent qui vous attendrait !. . .

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, dès demain ; il le faut.

VOLTAIRE.

Quelle idée funeste !

AIR : *Fortune long-tems ennemie.*

Vous avez-vu dans cette enceinte,
Des grilles, des verroux affreux ;
Hélas, dans la demeure sainte,
Il en est d'aussi rigoureux.
Mais aux maux qu'alors on éprouve
Point de terme.... C'est pour jamais.

Mme. DE MARANVILLE.

Laissez-moi croire qu'on y trouve
Du cœur le silen e et la paix.

VOLTAIRE.

Quel langage ! Pardonnez ; mais ce que j'entends, ce projet cruel, ces sons qui tout-à-l'heure nous ont

attendris, tout me dit qu'elle était la charmante inconnue qui, chaque jour au pied de la terrasse, éclipsait, même en se cachant, vingt femmes parées de leurs attraits; oui, c'est vous dont les grâces modestes ont produit des impressions si vives.....

Mme. DE MARANVILLE.

Que dites-vous?

VOLTAIRE.

Ne croyez pas qu'on ait pu vous confondre dans cette foule légère et brillante; mais puisqu'une inspiration favorable, et votre cœur vous ont conduite ici....

Mme. DE MARANVILLE, (avec désordre.)

La loi qui m'était imposée...j'ai du.... il le fallait.... un intérêt différent du mien, un motif plus noble m'ont seuls guidée, j'ose le dire. Le tems presse, écoutez-moi... Ciel! on nous interrompt.

VOLTAIRE.

Serait-ce déjà M. de Richelieu?

Mme. DE MARANVILLE.

Se peut-il?

VOLTAIRE (revenant.)

C'est lui-même, c'est lui que la jalousie ramène.

Mme. DE MARANVILLE.

La jalousie!... J'avais à vous prier... J'apportais... Mais jamais je ne pourrai moi-même.... Il vaut mieux fuir ce séjour.

VOLTAIRE.

Non, non. Par Laurent, un billet, un mot, et vos ordres.

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, et le moment d'après, je m'éloigne.

(*Elle est prête à rentrer, soutenue par Voltaire. Elle entend les premiers mots de la scène qui suit.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU, BERNAVILLE.

RICHELIEU (à Bernaville.)

Oui, monsieur, j'ai tort, mille fois tort; mais elle ne sera pas madame de Richelieu.

Mme. DE MARANVILLE (sortant précipitamment.) (A Voltaire.)

Adieu.

BERNAVILLE (à M. de Richelieu.)

Vous avez lu la lettre que monsieur votre père m'a fait l'honneur de m'adresser ?

RICHELIEU.

Après celle qui m'a fait mettre ici, je n'en connais pas de plus paternelle.

BERNAVILLE.

Il craint, vous le voyez, que jeune et riche, madame la Duchesse ne prenne un parti dont vous vous repentiriez.

VOLTAIRE,

Quoi! Comment? Quel parti?

RICHELIEU.

De se remarier, sans doute.

VOLTAIRE.

Vous croiriez?...

RICHELIEU.

Quelques avis me l'annonçaient déjà.

VOLTAIRE.

Les hommes les plus aimables de la Cour ont desiré lui plaire.

RICHELIEU.

Eh bien! je serai charmé de faire un heureux, et je déclare à mon successeur qu'il me devra son bonheur... tout entier.

BERNAVILLE.

Il vous serait si facile, je le répète, de prévenir cette rupture! Une petite lettre polie que vous écririez....

RICHELIEU.

Je n'écrirai point une petite lettre polie.

BERNAVILLE.

Mais, pourquoi?

RICHELIEU.

Parce que telle est ma résolution : je suis comme vous, monsieur le Gouverneur ; le devoir, les principes!

BERNAVILLE (en sortant.)

Au moins, vous rendrez témoignage à monsieur votre père, des efforts que j'ai faits pour vous vaincre...

RICHELIEU.

Sans doute, et des miens pour vous résister. Voici mon *ultimatum* : je ne veux pas plus envoyer de lettres, que je n'ai voulu la voir, ni la connaître.

(*Bernaville sort.*)

SCÈNE XIII.

VOLTAIRE, RICHELIEU.

RICHELIEU (avec empressement.)

Eh bien!... Quelle est cette dame?

VOLTAIRE (froidement, mais avec intention.)

Vous ne la connaissez pas.

RICHELIEU.

Et vous, mon ami, vous la connaissez?

VOLTAIRE.

Oui.

RICHELIEU.

Elle est jolie ?

VOLTAIRE.

C'est trop peu dire.

RICHELIEU.

J'en étais sûr.

VOLTAIRE.

Et de plus.... Mais pourquoi ces questions ?

RICHELIEU.

Pourquoi ? Parce que je suis d'une impatience....

VOLTAIRE.

Tout de bon ?

RICHELIEU.

Parlez ; quel motif l'amène ici ? Car ce n'est pas un ordre de la Cour.

VOLTAIRE.

Non ; elle n'est pas prisonnière.

RICHELIEU.

Alors, c'est un autre pouvoir, un tendre sentiment....

VOLTAIRE.

Peut-être.

RICHELIEU.

Et vous en êtes l'heureux objet ?

VOLTAIRE.

Me feriez-vous l'honneur de le craindre ?

RICHELIEU.

C'est vous qui l'intéressez ici ?

VOLTAIRE.

C'est à moi seul qu'elle a voulu parler, et, je le dis avec avec reconnaissance, sans elle, je serais encore au secret.

RICHELIEU.

Ainsi, cette dame, n'est pas celle que, de là-haut, je remarquais dans sa voiture ?

VOLTAIRE.

Pardonnez-moi, c'est la même.

RICHELIEU.

Eh bien! vous n'étiez pas alors sur la terrasse, et c'est à celui que l'on y cherchait, que la romance est adressée.

VOLTAIRE.

La romance!

RICHELIEU.

C'est une preuve.

VOLTAIRE.

C'est une chanson.

RICHELIEU.

Au surplus, nous verrons.

VOLTAIRE.

Elle nous quitte, ce soir.

RICHELIEU.

Ce soir?.... Il faut se hâter.

VOLTAIRE.

Vous avez raison.

RICHELIEU.

Vous vous jouez de moi; ce ne sera pas impunément. Je trouverai moyen de parler à cette dame : je veux lui plaire; oui, je lui plairai.

VOLTAIRE.

Je voudrais voir cela.

RICHELIEU.

Je ne perdrai pas une occasion. Elle est là; je persiste à me faire peindre ici.

VOLTAIRE.

En effet, la pièce est claire et gaie; cette fenêtre n'a que vingt barreaux.

RICHELIEU.

J'entends. Vous voudriez m'éloigner. Non, monsieur, je suis plus votre ami que cela ; c'est à moi de prendre soin de votre gloire. J'entends la postérité qui me dit : « Richelieu souffle à Voltaire une conquête qui peut » nous coûter un bon ouvrage ». Et moi, quand la postérité me dit de ces choses-là, je n'y manque point.

VOLTAIRE.

Je vous en remercie l'un et l'autre.

RICHELIEU.

Et puis, tenez, mon cher Voltaire :

AIR : *Ami, ton age t'autorise.*

Il est mal que l'amour attache
Un jeune écrivain qui promet;
Car il faut qu'un amant ne sache
Ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait.
L'amour, en agitant les têtes,
De ces contrastes s'applaudit ;
En gens d'esprit change les bêtes,
Et rend bêtes, les gens d'esprit.

VOLTAIRE.

Vous vous calomniez. L'amour vous sied si bien !...

RICHELIEU.

L'amour ! C'est mon affaire, à moi, qui ne sais et ne saurai jamais que cela.

VOLTAIRE (gaiement.)

Ce qui ne vous empêchera pas d'être de l'Académie française avant moi.

RICHELIEU.

J'en rirais bien..... Au fait : il faut que je sois éclairci. Cette femme m'intéresse..... me tourmente. Si ce n'est pas à moi qu'elle pense, je reconnaîtrai que je suis un fat : mais, jusques-là, je garde mes illusions, et je reste..... Aussi bien, voici M. Brulot, avec ses pinceaux et sa palette.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

RICHELIEU (à Brulot.)

Allons, j'y suis..... Terminez!

BRULOT (arrêtant Voltaire qui sort.)

Monsieur, quand vous rentrerez dans votre chambre, vous verrez ce que j'ai fait.

RICHELIEU.

Eh ! ne le retenez donc pas, il sort. C'est notre traité; chacun a son tour.

VOLTAIRE.

Je vous abandonne la place..... Vous le voulez? Il le faut bien.

AIR : *de Doche.*

Un jour d'autres héros que moi
Sauront vous céder la victoire ;
J'ai pu vous causer quelqu'effroi,
Je me contente de ma gloire.

RICHELIEU.

Quoi ! vous me verriez sans courroux,
Rendre des soins à cette belle ? ...

VOLTAIRE.

Dût-elle s'occuper de vous,
Moi, je sors pour m'occuper d'elle.

(*A part, en s'en allant*) Allons recevoir l'écrit qu'elle doit m'envoyer.

SCÈNE XV.

RICHELIEU, BRULOT.

(*Richelieu s'assied*)

BRULOT.

Voici la première bonne séance que vous m'aurez donnée.

RICHELIEU (se levant.)

Si je me présentais chez elle ?..... Le lieu que nous habitons abrège les formalités.

BRULOT.

Monsieur, il faut s'asseoir.

RICHELIEU (se relevant.)

Non, ce serait un peu leste. Ecrivons plutôt.

BRULOT.

Monsieur le Duc se croit peut-être assis ?

RICHELIEU.

Oui, sans doute; écrivons.... Mais quoi? Ce qu'on écrit.... Rien.... avec un peu de grâce. Cela réussit toujours; et, d'ailleurs, sa prochaine sortie me fournit un prétexte; (*il s'assied.*) je puis supposer qu'elle connaît ma famille.

BRULOT.

Tournez la tête.... un peu ... par-là.

RICHELIEU (très-vivement.)

Vous l'avez apperçue ?

BRULOT.

Non, monsieur, c'est pour la pose.

RICHELIEU (très-vivement.)

Le sot ! (*écrivant*) ... « De toutes les personnes que » je ne connais pas, vous êtes celle dont mon cœur est » le plus rempli. (*Il écrit plusieurs lignes, et ne prononce* » *que les dernières.*) Vous savez, comme tout le monde, » pourquoi l'on me persécute. Je ne puis obéir. Celle » que, pour mon malheur, ma famille adopte avec » tant de partialité, ne recevra pas un seul mot tracé » de ma main; et je vous supplie de vouloir bien m'en- » tendre un moment, pour en faire parvenir l'assurance » à mon père.... » Motif heureux et bien imaginé. Glissons ce billet entre les grilles, et laissons-y mon crayon, pour qu'on puisse me répondre.

BRULOT.

Monsieur, ce n'est pas ainsi que l'on finit.

RICHELIEU.

Non, mon ami; mais c'est ainsi que l'on commence.

BRULOT.

De grâce, détournez un peu vos yeux de dessus la fenêtre, et regardez-moi.

RICHELIEU.

J'ai cru voir son rideau s'entr'ouvrir ! et mon billet n'est plus là !

BRULOT.

Tant mieux ; vous allez être plus tranquille.

RICHELIEU.

Vous en êtes maintenant ?...

BRULOT.

Aux cheveux.

RICHELIEU (se levant.)

En ce cas-là, vous n'avez pas besoin de mon visage.

BRULOT (à part.)

On ne peut pas le fixer, même en peinture !

RICHELIEU (sous la fenêtre du cabinet.)

AIR : *ô ma Zelie!*

Quoi ! l'amour même augmente encore mes peines !
C'est dans les fers qu'il se plaît à régner ;
Ce Dieu cruel est-il jaloux des chaînes
Qu'il n'a pas su lui-même nous donner ?

La réponse au bas de mon billet ! et son crayon ! Elle garde le mien ! (*Il le baise.*) Précieux et doux échange ! Non, ce n'est pas pour moi qu'elle est ici ! Pauvre Voltaire ! Oh ! lisons, lisons.

« Les prisonniers se doivent de si justes égards, que » je me chargerai volontiers, près de votre famille, de » ce qui peut vous être agréable. Je ne me refuserai » point à vous voir ; mais trouvez bon que je ne quitte » pas mon voile. Le desir d'être inconnue désormais » est le seul qui me reste. »

Je n'en crois rien.... Billet décisif. Pourvu que personne ne vienne nous troubler.

BRULOT.

Au moins ce ne sera pas M. de Voltaire. Au moyen d'une petite réparation que j'ai faite chez lui, je suis sûr qu'il s'y plaira davantage, et qu'il ne se pressera pas d'en sortir.

RICHELIEU.

Voilà ce qui s'appelle de l'esprit et de la prévoyance.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

AIR : *Ah! maman!*

Cruel peintre! ah! funeste personnage,
Quel malin démon
A ce brouillon
Souffla sa rage?
D'un Brulot, absurde et digne ouvrage!
Sur les murs tracés,
Mes plus beaux vers sont effacés.

RICHELIEU.

Qu'est-ce donc? (*A part.*) Quel contretems!

VOLTAIRE.

Le croirez-vous? Les murs de ma tour où le second chant du poëme de la Ligue était écrit tout entier....

RICHELIEU.

Eh bien!

VOLTAIRE.

Ce vandale les a barbouillés du haut en bas!

BRULOT.

Ah! misérable que je suis!

VOLTAIRE.

Il a couvert, de deux ou trois couches, la description de cette nuit si fatale aux Protestans....

BRULOT.

Ah! pardon! mille fois pardon! Votre chambre était si noire, et mon intention était bonne. J'ai voulu blanchir....

VOLTAIRE (le prenant au collet.)

Malheureux! blanchir la Saint-Barthélemi!

BRULOT (froidement.)

Je prie monsieur de considérer qu'il m'étrangle.

RICHELIEU.

Allons, mon ami, grâce à M. Brulot. Votre

mémoire heureuse et fidèle nous promet que nous ne perdrons pas un seul de ces beaux vers ; mais, à présent, il faut les écrire. (*Il tient son billet.*) On ne peut compter que sur ce qui est écrit. . . . .

VOLTAIRE.

(*A part.*) Un billet d'elle ! J'entends. (*Haut.*) Et vous voulez que je pardonne ?

RICHELIEU.

Oui, beaux arts, faites la paix.

VOLTAIRE.

Monsieur Brulot, donnez-moi la main.

BRULOT.

De tout mon cœur.

VOLTAIRE (attirant Brulot à lui.)

Oubliez ma colère, (*Bas.*) et courez faire souvenir Laurent de ce qu'il m'a promis tout-à-l'heure.

RBULOT.

Suffit. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

RICHELIEU, VOLTAIRE.

RICHELIEU (avec suffisance.)

Mon ami, je vous offrirais bien ce crayon pour transcrire le chant effacé ; mais, en honneur, je ne le puis.

VOLTAIRE.

Vous y tenez ?

RICHELIEU.

Beaucoup ; et d'ailleurs. . . .

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ce crayon trop fragile,
Soit dit, sans vous flatter,
Ne saurait être utile
Aux vers faits pour rester ;
En courant, il ne trace
Qu'un léger sentiment,
Qui, comme lui, s'efface
Peut-être, en un moment.

VOLTAIRE.

Alors, il vous est très-nécessaire.

SCENE XVIII.

LES PRECÉDENS, LAURENT.

LAURENT (appellant de la porte.)

On demande M. de Voltaire.

RICHELIEU (avec malice.)

Encore une visite aimable!

VOLTAIRE.

C'est peut-être vous qui me jouez ce tour là, pour écarter un importun.

RICHELIEU.

Quelle idée!

(*Voltaire sort en paraissant jouir du succès qu'il a préparé.*)

SCÈNE XIX.

RICHELIEU (seul.)

Ah! voici le moment..... (*Il relit la fin du billet.*) « Mais trouvez bon que je ne quitte pas mon voile ».

AIR: *Saisir le moment.*

Le voile odieux,
Qu'en ces lieux,
On veut encore opposer à mes yeux,
En vain l'on prétend le garder,
Et cette gaze à mes vœux doit céder.
Le devoir, qui se croit bien fort,
Prétend d'abord
Combattre un doux transport:
Mais bientôt le devoir a tort,
Et sans effort,
L'amour met tout d'accord.

Je crois l'entendre!.... Oui, c'est elle. Le cœur me bat!... En honneur, je ne me reconnais pas.

(*Il s'avance au devant d'elle, et lui présente la main.*)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE XX.

RICHELIEU, Mme. DE MARANVILLE, (*voilée.*)

RICHELIEU.

Ah! madame, que j'ai de grâces à vous rendre, et que cette bonté me pénètre! Mais, me priver de vous voir, c'est me refuser encore plus que vous ne m'accordez : je n'ai point accepté cette condition rigoureuse.

Mme. DE MARANVILLE.

Je garderai mon voile; il le faut; n'insistez pas.

RICHELIEU.

AIR : *Du Fangando.*

Ce mot sévère
Me désespère,
Ah! j'osais faire
D'autres souhaits.
A son empire,
S'il faut souscrire,
J'obéis.... et j'en soupire;
L'amour, d'avance,
M'en récompense
Par le plus doux des bienfaits :
A mes vœux il offre, de près,
Celle, que dans mes vœux secrets,
Et, de trop loin, si souvent j'admirais.

Mais, quelle peine vous conduit ici?

Mme. DE MARANVILLE.

Non, monsieur, n'exigez point....

RICHELIEU.

Vous ne me refuserez pas une marque de confiance. Tantôt des paroles si tendres échappées de ce lieu.... Vous aimez, oui, madame, et le mortel que vous préférez est dans l'infortune et dans les fers. Si le malheur vous intéresse, je puis donc espérer; car, Dieu merci, je suis le plus malheureux des hommes. Ah! parlez! dois-je être jaloux d'un autre, dois-je tomber à vos pieds?

Mme. DE MARANVILLE.

Oubliez-vous déjà que vous m'avez rendue dépositaire de vos vœux pour votre famille ? Ne trahirais-je pas, en vous écoutant, des devoirs que votre billet me rappelle ?

RICHELIEU.

Vous rappeler des devoirs ! moi, madame ! j'en suis bien loin. Mais. quels devoirs ? auriez-vous un époux ? J'espère que non..... Vous vous taisez ? cependant, cette question est bien simple. Je ne sais qu'une femme au monde qui puisse être embarrassée d'y répondre, et c'est la mienne.

Mme. DE MARANVILLE.

Et moi-même, si je la connaissais cette femme ? Oui, si je la connaissais assez, pour être sensible à ses peines ?

RICHELIEU.

Vous, madame ! quoi ! vous seriez l'amie d'Hortense ? Ces choses là n'arrivent qu'à moi. Allons, je n'ai plus d'espérance. Elle vous aura prévenu contre un infortuné.

Mme. MARANVILLE.

N'en croyez rien, monsieur. Je ne puis vous faire un crime de ne pas l'aimer ; non, assurément.

RICHELIEU.

Ah ! je respire.

Mme. DE MARANVILLE.

Elle-même, croyez-moi, s'il n'eût dépendu que d'elle...

RICHELIEU.

Mais au lieu de m'opposer une femme qu'il est inutile de rappeler.....

Mme. DE MARANVILLE.

En effet, ne l'appellons pas entre nous ; elle serait trop malheureuse d'être à ma place. Si, comme moi, l'amour l'eût amenée chaque jour aux portes de la prison, quel eût été son tourment de voir autour d'elle ce nombre de rivales aimables..... aimées !

RICHELIEU.

Des rivales !... Elle n'en pouvait craindre qu'une seule, et c'était vous.

Mme. DE MARANVILLE.

Moi !

RICHELIEU.

Vous me désespérez. Je n'ai jamais été plus épris, jamais plus sincère.... Je croyais entrevoir.... Je me flattais..... et dans ces apparences trompeuses, l'amour n'était pour rien.

Mme. DE MARANVILLE.

Plût au Ciel !

RICHELIEU (reprenant l'espérance.)

Parlez, madame.... Eh bien !...

Mme. DE MARANVILLE.

Eh bien ! je l'avouerai.... j'aime.... oui, monsieur ; mais, telle est ma destinée, tel est le sort de cet amour !... C'est sur-tout à celui qui me l'inspire, que je dois cacher qu'il en est l'objet.

AIR :

Sans l'avoir vu, déjà mon cœur,
Séduit par un nom trop flatteur,
S'était à lui donné d'avance.
L'erreur cessa.... Je fis, alors,
Pour l'oublier, de vains efforts.
Adieu ; je fuis.... Je trahirais Hortense.

RICHELIEU.

Son nom ? Parlez....

Mme. DE MARANVILLE.

J'espère bien,
Que Richelieu n'en saura sien.

RICHELIEU.

Et ne pouvoir vous suivre ! Détestable prison !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, VOLTAIRE.

VOLTAIRE (retenant Mme. de Maranville.)

Ah ! madame, soyez témoin de notre joie. (*A Richelieu.*) Bonne nouvelle ! Jour mille fois heureux ; Vous êtes libre.

RICHELIEU.

Puis-je le croire ?

VOLTAIRE.

Voici l'ordre qui vous ouvre les portes. Le Ministre desirait que celle à qui M. le Régent l'accorde, vous le présentât elle-même. Elle a craint que sa main, en vous l'offrant, ne vous empêchât d'en sentir la douceur, et m'a fait remettre ce papier que ses larmes on sollicité.

RICHELIEU.

Ses larmes !... Qui donc ?

VOLTAIRE.

J'ai cru que c'était vous la nommer.

RICHELIEU.

Je devrais à la générosité d'une femme offensée !...

VOLTAIRE.

Voilà souvent comme les femmes se vengent.

RICHELILU (à Mme. de Maranville.)

Sa bonté fait pour moi bien plus qu'elle pense. Vous nous quittiez, et que devenais-je ici ? Je n'ai qu'un regret ; c'est d'y laisser Voltaire.

VOLTAIRE.

Votre bonheur me console.

RICHELIEU (à Mme. de Maranville.)

Venez, madame, et permettez-moi de vous accompagner... Qui vous retient ?

VOLTAIRE.

Ne serait-ce pas vous exposer, dès aujourd'hui, peut-être à voir cette même Hortense ?....

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, je le crains.

RICHELIEU.

Eh bien, madame, puisque vous la verrez, sa noble conduite à mon égard mérite, j'en conviens, une marque de ma reconnaissance, et je cours écrire...

Mme. DE MARANVILLE.

Ecrire... Non, vous oubliez votre serment ; sur cette table j'apperçois un gage.....

VOLTAIRE.

Ceci peut être? Oui, quoique M. de Richelieu n'en soit pas avare, ce don pourrait avoir plus de prix que tous les remercimens du monde.

RICHELIEU.

Mon portrait! Et vous vous chargeriez de lui faire accepter?

Mme. DE MARANVILLE.

De tout mon cœur.

RICHELIEU.

Ayez donc cette bonté, madame, et dites-lui que, si je n'étais encouragé par vous, je n'oserais lui présenter les traits d'un homme qu'elle ne peut aimer. Ajoutez, je vous supplie, que je garderai de ses vertus le plus vif souvenir. Enfin, daignez me mettre à ses pieds... comme je suis aux vôtres.

Mme. DE MARANVILLE.

AIR : *Bouton de rose.*

C'est votre image,
Qui lui dira... ce qu'elle entend;
Hortense gardera ce gage,
Il sera fidèle, et pourtant
C'est votre image.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

VOLTAIRE (bas à Brulot.)

Eh! venez donc!

BRULOT (à Richelieu.)

Prenez garde à vous, monsieur, Mad. la Duchesse est ici.

RICHELIEU.

Ciel!... Ici?

BRULOT.

Sûr.

RICHELIEU.

Quel trait de lumière! (*courant après Mme. de Maranville.*) Arrêtez, madame. (*Il lève le voile.*) Hortense elle-même! Se peut-il? Ah! pardonnez! ma main trop prompte.... Je me suis cru les droits d'un époux.

Mme. DE MARANVILLE.

C'est à moi seule, monsieur, de me justifier. Forcée, pour obtenir votre liberté, de promettre que j'en apporterais l'ordre moi-même....

RICHELIEU.

N'achevez pas, madame; n'achevez pas. Cet éclaircissement me rendrait trop confus. Vous ici! Pouvais-je le croire?... Voltaire le sait, on m'a mandé?...

VOLTAIRE.

Oui, sans doute, c'est lorsque madame venait, chaque jour, attendre le moment de vous appercevoir, qu'on la supposait éloignée par dépit. Elle méditait une retraite éternelle, et déjà des lettres officieuses, l'engageaient dans un second mariage.

RICHELIEU.

O Ciel!

VOLTAIRE.

Oui, madame, ces bruits étaient répandus, et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Mme. DE MARANVILLE (à Voltaire.)

Rassurez-vous, monsieur, celle-ci ne sera pas écrite. Les détails en resteront cachés sous ces murs; je m'éloigne, et le secret le plus profond....

RICHELIEU (vivement.)

Au contraire, je veux que l'on en parle: tant de bonté que je méritais si peu!

VOLTAIRE.

Quoi! même aux yeux du monde....

RICHELIEU.

J'en serai fier, autant que j'en suis touché. Madame... Madame de Richelieu, daignez consentir cette fois à ce que je vous conduise chez moi..... chez vous. Je ne me plaindrai pas d'y trouver une femme charmante, que j'ai trop long-tems méconnue, et que mon injustice allait ravir au monde....

AIR: *En ces lieux à peine arrivée.*

Demain au retour de l'aurore,
Oui, vous deviez lui dire adieu;
Grâce au Ciel, j'ai du tems encore
Pour combattre ce triste vœu.

Ah! combien de l'indifférence
Je déplore le long sommeil!
Mais l'instant du pardon s'avance,
Et j'attends ma grâce au réveil.

Mme. DE MARANVILLE (tendant la main à Voltaire.)

Monsieur de Voltaire, vous m'avez nommée; mais pourrais-je m'en plaindre?

RICHELIEU.

Le fripon a conduit tout ceci en auteur dramatique.

VOLTAIRE.

Le dénouement n'est pas de moi, et c'est ce qu'il y a de mieux. Au reste, je n'ai pas fait les *J'ai vu*, qui m'ont fait mettre ici; mais j'en ferais tout comme un autre.

AIR: *Daignez m'épargner le reste.*

J'ai vu les Français triomphans,
Battre, en courant, l'Europe entière;
J'ai vu, d'un Héros de trente ans,
Les exploits étonner la terre.
J'ai vu l'or devenu papier,
Et ce papier réduit en flamme;
Miracle bien plus singulier!
J'ai vu, (je dois le publier,)
Richelieu... l'amant de sa femme.

(*On entend le canon.*)

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DEUX PRISONNIERS.

BRULOT.

C'EST M. le Régent qui sort de la comédie Française.

VOLTAIRE.

De la comédie Française?..... On jouait Œdipe!

L'AUTRE PRISONNIER.

Il va souper à Vincennes. Mais, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau; car un de ses pages vient d'entrer; et voici M. le Gouverneur.

SCENE XXIV,

LES PRÉCÉDENS, BERNAVILLE.

RICHELIEU.

MONSIEUR, j'allais chez vous avec Mme. de Richelieu..... que vous voyez.

BERNAVILLE.

Madame de Richelieu?.....

RICHELIEU.

Voilà l'ordre du prince. Je deviens le captif de ma femme, et je cesse d'être le votre.

BERNAVILLE.

J'ai l'honneur de vous en féliciter l'un et l'autre. M. de Voltaire, je vous dois aussi des complimens. Cette note, de la main de M. le Régent, vient de m'être remise, au moment même. (*Il lit.*) « L'auteur d'Œdipe » sera mis en liberté sur-le-champ; et pour les grandes » espérances qu'ils donne à la nation Française, il jouira » d'une pension de deux cens pistoles. »

RICHELIEU (lui serrant la main avec émotion.)

Mon ami !

VOLTAIRE (au page.)

Air *de Wech.*

Et pour Œdipe et pour Voltaire,
A son Altesse offrez mes vœux;
L'un est trop heureux de lui plaire,
Et l'autre, de quitter ces lieux.
De ses soins pour ma nourriture,
Portez-lui mon remerciement;
Mais qu'il cesse, je l'en conjure,
De songer à mon logement.

RICHELIEU. (à Brulot.)

Je ne vous oublierai pas, mon ami.

BRULOT.

Monsieur le Duc, ce n'est presque pas la peine que vous me tiriez d'ici. Ne faut-il pas toujours que j'y rentre?

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de l'Indicateur des Mariages, contredanse russe.*

CHOEUR.

LES PRISONNIERS, BRULOT.
Votre bonheur est l'aurore,
D'un jour à nos vœux bien doux :
Sans le partager encore,
Nous en jouissons pour vous.

Mme DEMARAN. RICH. VOLT.
Notre bonheur est l'aurore,
D'un jour à nos vœux bien doux :
S'il ne vous luit pas encore,
Nos cœurs l'espèrent pour vous.

BERNAVILLE.

Votre bonheur est l'aurore,
D'un jour à leurs vœux bien doux :
Sans le partager encore,
Ils en jouissent pour vous.

Mme. DE RICHELIEU (à son mari.)

Si j'ai versé quelques larmes,
Ce jour doit les essuyer.

RICHELIEU (à sa femme.)

Que je vais trouver de charmes
A vous les faire oublier !

CHOEUR, etc.

VOLTAIRE (à Madame de Richelieu.)

Oui, je le crois, lorsqu'il vous jure
De vous adorer constamment ;
Car votre beauté nous rassure
Bien mieux encor que son serment.

CHOEUR, etc.

BRULOT (s'approchant de Richelieu.)

A la prison se soumettre
Par le refus d'un tel bien !
Cent fois, je m'y ferais mettre,
Pour qu'il fût, un peu, le mien.

CHOEUR.

Mme. DE RICHELIEU (au Public.)

Après bien des vœux inutiles,
A la fin, libres d'embarras,
Nos deux prisonniers sont tranquilles ;
Nos deux auteurs ne le sont pas.
J'ai tantôt, de la puissance,
Deux fois détourné les traits ;
Maintenant, de l'indulgence,
J'attends un dernier succès.

CHOEUR.

On a pu de la puissance,
Tantôt détourner les traits ;
Maintenant de l'indulgence,
Dépend un autre succès.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel